

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 10

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185157>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Les étudiants espagnols

On sait que les étudiants espagnols qui ont fait un voyage à Paris en 1878, et dont on a beaucoup parlé, à cause de l'originalité de leur costume et de leurs divertissements, ont annoncé dernièrement au Conseil d'Etat leur intention de visiter notre canton. On nous assure qu'ils arriveront très prochainement à Genève, et de là à Lausanne. Au nombre de soixante-quatre, ils forment ce qu'on appelle au-delà des Pyrénées une *estudiantina*, c'est-à-dire une réunion d'étudiants, armés de guitares, de violons, de flûtes, de pandérrillos, de castagnettes, et qui, pendant les vacances, à l'instar de nos anciens troubadours, parcourent villes et bourgades, donnant partout où ils passent, sérénades et concerts agrémentés de danses. Pour ces expéditions, ils ont un costume de rigueur, le costume classique des étudiants de Salamanque au XVI^e siècle ; claque posé de trois quarts sur la tête avec petite cuillère d'ivoire en guise de cocarde, justaucorps, ceinture et culotte de velours, bas de soie noire, gants blancs, souliers ornés de nœuds de rubans, comme les guitares, et par dessus le tout, la grande cape.

On comprend que ce spectacle ait eu pour Paris tout l'attrait du fruit nouveau dont il est particulièrement friand ; aussi, la *Estudiantina* a-t-elle reçu dans cette ville l'accueil le plus empressé. Elle y a visité l'ambassadeur d'Espagne, fait une promenade sur les boulevards, donné un concert sur les marches de l'Opéra et figuré au grand bal officiel donné par le Président de la République.

En effet, malgré leur étrangeté, ces jeunes étudiants, de taille moyenne, en général, bruns de peau, aux membres musculeux, secs et agiles, sont de charmants types. Ils ont des allures un peu théâtrales, l'air fier, la tête près du bonnet ; on peut ajouter et galants entre tous les galants..... quand la femme est jolie. Point de concert où les Parisiennes n'aient été complimentées par quelques couplets improvisés à leur adresse. En voici un dont un journal a donné la traduction, et d'après lequel on peut juger des autres :

« Charmantes françaises, les étudiants seront toujours vos plus tendres admirateurs, car partout où l'on dit : étudiant, on dit : femme et amour. Vos regards, enchanteresses, allument le feu qui nous consume. Un étudiant qui a reçu un rayon de vos

yeux devient votre esclave. Montrez-vous, belles, à vos fenêtres, laissez-vous admirer et remplissez nos cœurs de joie. »

Que les mamans y prennent garde !

Dans son dernier bulletin scientifique, M. de Parville donne les curieux détails qui suivent sur les progrès de l'art dentaire :

« On pourra désormais traiter les dents malades à domicile. On les enlève, on les emporte, on les nettoie, on les débarrasse de leurs parties malades, puis on les rapporte et on les remet tranquillement à leur place. Trois physiologistes de l'école française, MM. Magitot, Pietkiewiez et Th. David, viennent de signaler plusieurs exemples de ces opérations originales.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on s'est aperçu qu'une dent peut être arrachée et replantée avec succès. Hippocrate lui-même l'aurait donné à entendre. Les chirurgiens américains ont vérifié le fait plusieurs fois. Hunter, A. Cooper, Philippeaux ont même pris des dents qu'ils ont plantées sur la peau d'animaux, et les dents ont très bien poussé. On a créé ainsi des rats avec dents sur le dos, des lapins avec dents sur l'oreille. Voici maintenant qui est encore plus complet au point de vue pratique.

Un malade se présente avec une dent cariée à la mâchoire supérieure, par exemple, dent perdue qu'il faut enlever ; le même malade porte à la mâchoire inférieure une autre dent saine, mais mal placée, surnuméraire en quelque sorte, et qu'il faut enlever pour faire place aux voisines. On arrache les deux dents, on jette la dent cariée, on prend la dent saine, on la taille, on la rogne, on la façonne jusqu'à ce qu'elle puisse s'adapter à la place laissée par la dent malade ; on l'assujettit par un petit appareil, et, dix jours après, la dent a pris racine, la substitution est parfaite. M. le docteur Pietkiewiez a ainsi remis à neuf il y a quelques jours la mâchoire d'une jeune femme de vingt-six ans.

M. Magitot en est à sa 62^e opération de greffe dentaire. Chaque fois, il a enlevé la dent malade, l'a traitée chez lui à l'aise, l'a rendue saine et l'a réimplantée. Sur 62 opérations, 51 ont réussi ; c'est une jolie proportion de 92 0/0.

On pourra ainsi changer ses dents de place, mettre en évidence les plus blanches et reléguer dans

un coin les moins belles. Ce déménagement se fera généralement avec succès.

Il est regrettable qu'aucune espèce de zoologique ne fournisse des dents semblables aux nôtres. On pourrait opérer des transplantations heureuses, emprunter quelques dents à son chien, son chat, etc.

La transplantation humaine ne saurait être préconisée ; c'est déjà assez que l'on fasse commerce de ses cheveux, sans aller jusqu'à vendre ses dents. Cependant il est des cas où une dent surnuméraire enlevée pourra être utilisée et transplantée sur un autre sujet. Il faut s'attendre à voir apparaître quelque jour dans les annonces anglaises ces renseignements caractéristiques : « Dent à vendre ; dent à » échanger ; canine supérieure à troquer contre » une incisive ; troisième molaire d'en bas vacante ; » on demande une dent de sagesse, etc. » Oh ! le progrès ! Et dire cependant que pas plus demain qu'aujourd'hui on ne rendra justice aux physiologistes ! »

A nos lectrices. — Dans ce moment de transition entre l'hiver sombre et neigeux et le frais printemps, un chœur éploré se fait entendre dans toutes les langues :

« Rien à se mettre ! »

« *Nothing to wear, dear me!* »

C'est le cri général. En effet, les confections d'hiver sont lourdes et fanées. Printemps et fourrures, cela ne va guère ensemble. Ne sachant trop ce qui se portera, on n'est décidé à rien, et cependant il faut bien mettre quelque chose. C'est donc le vrai moment où l'on est enchantée de pouvoir s'envelopper dans un beau châle de l'Inde. Rien n'est plus commode que ce beau tissu, si souple, à la fois chaud et léger.

Les robes noires étant adoptées pour le printemps, point de mise plus comme il faut, et d'une plus riche simplicité qu'un beau châle sur une toilette noire. Aussi toute femme qui se pique d'élégance doit absolument avoir au moins un cachemire.

La Parisienne a toujours excellé à savoir se draper dans le riche et souple tissu indien. Le châle, le beau châle bien entendu, est resté un vêtement aristocratique par excellence. Du reste rien de commun entre les magnifiques cachemires que l'on fait maintenant, au cœur du merveilleux pays indien, et le châle d'autrefois, qui formait sur les épaules une chape raide et d'une lourdeur fatigante. Plus riche de nuances, il est à présent, même dans les prix très modestes, d'un moelleux, d'une souplesse et d'une légèreté délicieuse. Cette souplesse s'adopte parfaitement à nos modes collantes. — Ces derniers temps, dit Mme de Saverny, à qui nous empruntons ce qui précède, pas une corbeille où l'on n'ait mis des châles et même des châles longs.

Un journaliste a publié dernièrement une étude fort curieuse sur les principaux restaurants de Ber-

lin et la nourriture qu'on y sert. Un passage à citer est celui qui est relatif à la boisson :

« De même que les connaisseurs prétentieux, le Berlinoise de la classe moyenne se guide exclusivement, pour apprécier les vins, sur l'étiquette de la bouteille et le cachet du bouchon. Bien des vins étiquetés château-margaux, château-laffite, etc., se vendent généralement à Berlin les deux tiers du prix qu'ils vaudraient au lieu de production s'il s'agissait réellement des grands crus dont ils portent les noms. Ce sont, toutefois, pour la plupart, des vins du Midi, foncés en couleur, riches en alcool, de qualité inférieure, préparés pour le marché allemand. Même les vins du Rhin, qu'on peut se procurer à Berlin, quoique invariablement chers, sont, en général, d'une authenticité douteuse.

Pour donner une idée de la valeur des étiquettes auxquelles les indigènes attachent leur confiance, je puis dire que, quelle que soit la sorte de vin que vous choisissiez sur la carte, dans bien des restaurants de Berlin, vous êtes presque assuré d'avoir, sauf toutefois qu'il sera rouge ou blanc, suivant votre ordre, toujours le même liquide. Tout ce que fait le sommelier, c'est de choisir, dans le paquet d'étiquettes gommées qu'il porte dans sa poche, celle qui répond à votre commande, de l'humecter avec la langue et de la tapoter pendant une minute ou deux avant de vous l'apporter.

Conclusion : si vous voulez boire de bon vin à Berlin, demandez de préférence... de la bière.

Voici, nous écrit un de nos abonnés, quelques remarques d'un choniqueur espagnol qui paraît avoir étudié la femme en France, en Allemagne et en Angleterre ; observations qui peuvent s'ajouter aux divers articles que vous avez publiés récemment sur le mariage :

« La Française se marie par calcul, l'Anglaise par coutume et l'Allemande par *amour*.

La Française aime jusqu'à la fin de la lune de miel, l'Anglaise toute la vie et l'Allemande *éternellement*.

La Française mène sa fille au bal, l'Anglaise à la messe et l'Allemande à la *cuisine*.

La Française a de l'esprit, l'Anglaise de l'intelligence et l'Allemande du *sentiment*.

La Française s'habille avec goût, l'Anglaise sans goût et l'Allemande avec *modestie*.

La Française babille, l'Anglaise parle et l'Allemande *raisonne*.

Enfin, la Française est supérieure par la langue, l'Anglaise par la tête et l'Allemande par le *cœur*.

Il résulte de ce qui précède que l'Allemande est infiniment supérieure, et que si l'on veut être aimé éternellement par une femme qui sait faire à la fois du sentiment et de la cuisine, et qui s'habille avec modestie, il faut aller chercher une épouse en Allemagne.

Des goûts et des couleurs...